

## **Grands artistes, petits moyens** *Le Songe de l'oncle*

Marguerite Kumor-Wysocka

---

Number 90 (1), 1999

Décennie russe à Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16509ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Kumor-Wysocka, M. (1999). Review of [Grands artistes, petits moyens : *Le Songe de l'oncle*]. *Jeu*, (90), 123–128.

# Grands artistes, petits moyens



*Le Songe de l'oncle*, roman de Dostoïevski adapté et mis en scène par Grigori Ziskin (Association des acteurs russes de Montréal, 1998). Sur la photo : Marina Lapina (Zina), Pierre Rivard (Pavel Mozgliakov), Anna Varpakhovskaïa (Maria Moskaliova) et Maria Monakhova (Anastassia Petrovna). Photo : Étienne de Massy.

## *Le Songe de l'oncle*

D'APRÈS LE ROMAN DE FIODOR DOSTOÏEVSKI ; TRADUCTION DE JAKOV GOLDSTEIN. ADAPTATION SCÉNIQUE ET MISE EN SCÈNE : GRIGORI ZISKIN ; SCÉNOGRAPHIE : DAVID BOROVSKI ; ÉCLAIRAGES : BENOÎT MILORD ; COSTUMES : VALENTINA KOMOLOVA ; MUSIQUE : ALFRED SCHNITKE. AVEC MARINA LAPINA (ZINA), IGOR OVADIS (LE PRINCE GAVRILA K.), PIERRE RIVARD (PAVEL ALEXANDROVITCH MOZGLIAKOV), ANNA VARPAKHOVSKAÏA (MARIA ALEXANDROVNA MOSKALIOVA), EVA HAYRABEDIAN, STANISLAV KHOLMOGOROV, MARIA MONAKHOVA ET MICHELINE POITRAS. PRODUCTION DE L'ASSOCIATION DES ACTEURS RUSSES DE MONTRÉAL, PRÉSENTÉE À LA CINQUIÈME SALLE DE LA PLACE DES ARTS DU 29 AVRIL AU 7 MAI 1998.

**F**aire une adaptation d'une œuvre romanesque à la scène constitue toujours un défi pour celui qui l'entreprend. Il risque, chaque fois, de se faire reprocher les coupures, pourtant nécessaires, les simplifications et autres raccourcis arbitraires.

Vers 1873, on avait demandé à Dostoïevski lui-même d'adapter pour la scène son roman comique *le Songe de l'oncle*, écrit en 1859. Le romancier a refusé prétendant que, après une quinzaine d'années, l'œuvre lui paraissait « trop pauvre en contenu et trop innocente, car elle avait été écrite sur commande, avec une grande peur de la censure<sup>1</sup> ». Et pourtant cette longue nouvelle qu'est *le Songe de l'oncle* comporte maints dialogues très scéniques ainsi que des remarques

1. F. Dostoïevski, *Lettres*, III, septembre 1873, cité dans la Préface des *Œuvres littéraires de Dostoïevski*, vol. III, Lausanne, Éditions Rencontre, 1960, p. 10.

toutes prêtes pour une mise en scène éventuelle. Il n'est donc pas si étonnant que plusieurs hommes de théâtre russes aient relevé le défi que Dostoïevski avait rejeté en adaptant le roman au théâtre.

Toutefois, associer l'idée d'un roman comique à Dostoïevski est, pour le moins, surprenant. Le grand peintre de l'âme russe, sombre et tragique, le maître à penser de plusieurs générations, le révolutionnaire, le forçat et le grand malade, l'auteur des plus importants romans russes de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Dostoïevski aurait-il aussi été capable de faire rire ses lecteurs ? Visiblement oui, si l'on ne se fie qu'à certains passages du *Songe de l'oncle* où l'on décèle encore de fortes influences de Gogol : la satire y est mordante, les descriptions des lieux et des personnages ressemblent à celles faites par Gogol, surtout dans *les Âmes mortes*. On ne peut pas oublier que Dostoïevski a écrit son roman à un moment relativement heureux de sa vie : son bague et son exil de dix ans en Sibérie venaient de se terminer, il était marié et sans trop de problèmes financiers grâce à sa femme, il était promu officier et il avait recouvré ses droits de noblesse. Il paraît donc tout à fait probable que Dostoïevski ait voulu partager sa bonne humeur avec ses lecteurs en écrivant un roman comique.



Mais le *Songe de l'oncle* n'est pas juste une comédie. Dostoïevski donne une dimension beaucoup plus profonde à l'œuvre en faisant une critique acerbe d'une grande partie de l'aristocratie russe « occidentaliste » de son époque ; l'aristocratie qui ne jurait que par l'étranger, qui préférait parler français plutôt que russe et qui connaissait mieux les pays occidentaux que la Russie natale.

### La trame principale du roman

Le personnage central sur lequel pivote toute la trame du roman, le prince K. (prince Gavril dans l'adaptation scénique), est justement la personnification de cette aristocratie imbue des idées occidentales. Selon ses propres dires, le prince avait étudié la philosophie en Allemagne, avait connu lord Byron au Congrès de Vienne, était membre d'une loge maçonnique et, ayant eu envie de « travailler pour des idées nouvelles », il voulait donner la liberté à son valet, « mais celui-ci, à [sa] grande surprise, s'est enfui tout seul<sup>2</sup> ». Il s'était presque marié à une vicomtesse française qui lui chantait des romances et avait fait une cure d'hydropathie dans une ville d'eaux, où « il se serait tout à fait rétabli si, à la fin, il n'était pas tombé malade » (p. 53).

2. *Le Songe de l'oncle*, traduit en français par H. Mongault et L. Desormonts, in *les Œuvres littéraires de Dostoïevski*, vol. III, Lausanne, Éditions Rencontre, 1960, p. 151. Les autres mentions de pages renvoient à cette édition.



Igor Ovadis (le prince Gavrila K.), Anna Varpakhovskaïa (Maria Moskaliouva) et Maria Alexandrovna Monakhova (Anastassia Petrovna) dans *le Songe de l'oncle*. Photo : Étienne de Massy.

Ce vieillard décrépît, cette « momie montée sur ressorts chez qui tout est postiche » (p. 45) et dont l'arrivée dans la petite ville de Mordassov éveille tant d'émoi est, selon Dostoïevski lui-même, « la seule figure sérieuse du roman<sup>3</sup> ». C'est un personnage tragico-mique, dont le côté sénile constitue sans aucun doute la source des répliques d'une grande drôlerie. Mais sa décrépitude expose le pauvre vieillard à des abus de la part de son entourage, malveillant au plus haut point, et, plus précisément, de la part de Maria Alexandrovna Moskaliouva. La première dame de Mordassov, cette petite ville de province où se passe l'action, est une intrigante née, une femme forte qui donne l'impression « qu'elle n'a besoin de personne mais que tout le monde a besoin d'elle » (p. 21). C'est elle qui fait la pluie et le beau temps dans la petite société provinciale très fermée et sans intérêt de Mordassov, où l'on rêve de grandeur, mais où il se raconte beaucoup de menteries et de méchancetés, et où les gens sont en même temps très prétentieux et affectés.

C'est Maria Alexandrovna qui imagine le plan perfide de marier au vieux prince sa fille unique, Zina, sans prétendant sérieux malgré son éblouissante beauté. Maria Alexandrovna profite du « péché mignon » du prince qui, malgré sa sénilité, reste toujours sensible aux charmes féminins. Finalement, après avoir obtenu l'accord de sa fille pour ce marché ignoble, elle fait chanter à Zina une romance française qui rappelle au pauvre prince des souvenirs lointains, le confondant encore plus. Le libidineux vieillard, ébloui par la beauté de Zina, succombe à ses charmes et, guidé habilement par Maria Alexandrovna, fait une demande en mariage. Mais le plan

de Moskaliouva ne réussit pas, car le prince se fait convaincre par son prétendu neveu, Pavel Alexandrovitch Mozgliakov (c'est lui qui appelle le prince « Mon oncle »), épris lui-même de Zina, que sa demande en mariage était faite dans un songe. Les commérages se propageant dans Mordassov à une vitesse fulgurante (écouter aux portes est une habitude chez certains habitants de cette petite localité), toute la ville est déjà au courant du plan « secret » de Maria Alexandrovna, et la virevolte que fait le prince au moment crucial plonge Moskaliouva et sa fille dans un scandale et une humiliation sans précédent.

Telle est la trame principale du roman, reprise dans la version scénique de Grigori Ziskin, metteur en scène et auteur de l'adaptation du *Songe de l'oncle* présentée par l'Association des acteurs russes de Montréal<sup>4</sup>.

3. *Ibid.*

4. L'Association des acteurs russes de Montréal, qui réunit des artistes de la scène habitant au Québec, a été fondée en 1995 par Anna Varpakhovskaïa, Igor Ovadis et Grigori Ziskin dans le but de présenter au public québécois le répertoire théâtral russe, classique et moderne, en français. Depuis sa fondation, l'Association a présenté trois spectacles sur les scènes montréalaises : *En attendant Tchekhov* (1995), composé de deux pièces en un acte de Tchekhov : *Une demande en mariage* et *l'Ours* ; *le Banc public* (1996), de A. Guelman, une pièce contemporaine ; et *le Songe de l'oncle* (1998).

## Les innovations dans l'adaptation du *Songe de l'oncle*

« Nous voulons montrer comment se détruisent les rêves du vieux prince et comment les intentions et les actes réels deviennent souvent beaucoup plus absurdes qu'un songe cauchemardesque », écrit Grigori Ziskin dans le programme du *Songe de l'oncle*. Et plus loin : « Dans la vie, les événements réels sont souvent beaucoup plus effrayants et encore plus incompréhensibles que dans un songe fantasmagorique. »

Comment ce metteur en scène, théoricien de théâtre et critique théâtral russe<sup>5</sup>, s'y est-il pris pour présenter sur scène le côté fantasmagorique de l'œuvre ? Il a eu l'ingénieuse idée d'introduire dans la pièce un personnage qui n'existe pas dans le roman : la Femme du rêve, interprétée par une ancienne ballerine du Ballet Bolchoï, Eva Hayrabedian. Son personnage onirique apparaît quatre fois sur scène, au moment où le prince s'assoupit et fait des songes qui trahissent son caractère voluptueux. La Femme du rêve danse sur une musique lascive, les yeux bandés comme pour souligner son image irréaliste, impossible à associer à une femme véritable. C'est sur sa danse que commence le spectacle : les personnages apparaissent dans la pénombre, éclairés seulement par des bougies, qu'ils portent. Ils sont tous habillés de magnifiques costumes dans différents tons de gris, ce qui accentue le côté onirique de la scène. Comme dans un songe, ils avancent lentement et font le tour de la scène tandis que l'on voit arriver, dans un fauteuil roulant, le prince Gavrila.

Ce fauteuil roulant, une autre idée très réussie du metteur en scène et du scénographe, David Borovski, n'est pas qu'un accessoire. Il souligne le handicap du vieillard en mettant en évidence sa déchéance physique, et il représente aussi symboliquement le prince lui-même : c'est un objet de convoitise pour lequel se battent tous les protagonistes. Le fauteuil, bien que muet et sans vie, devient ainsi un personnage à part entière, présent sur scène tout au long de la pièce. Il me semble aussi que, pour les acteurs, s'approprier le fauteuil leur donne de brefs moments de répit pendant ce long spectacle, exigeant physiquement, où ils doivent jouer toujours debout sur une scène complètement vide avec, comme seul décor, des rideaux enchevêtrés, suspendus au plafond les uns derrière les autres.

Cette scénographie minimaliste, mais très ingénieuse, suggère au spectateur l'idée des couloirs que l'on traverse sur la pointe des pieds pour ne pas se faire surprendre quand on a écouté aux portes. Mais le spectateur peut y voir aussi un sens métaphysique, celui du labyrinthe de la vie où l'on risque de se perdre.

## Coupsures et raccourcis dans l'adaptation

Pour des raisons évidentes, Grigori Ziskin a dû recourir à des coupures et à des raccourcis. Ainsi, le nombre de personnages a été réduit à neuf, joués par sept acteurs (trois hommes et quatre femmes).

Les trois personnages masculins de la trame principale du roman ont été conservés. Le prince Gavrila K. a été interprété par Igor Ovadis. Cet excellent acteur au grand

---

5. Grigori Ziskin habite à Montréal depuis dix-sept ans. Il a signé un grand nombre de mises en scène tant au théâtre qu'à la télévision en Russie, au Québec et aux États-Unis.

talent comique nous a fait rire aux larmes avec sa façon de parler, sa mimique et ses gestes de pantin, poudré et affublé d'une perruque blonde frisée. Et lorsque, au deuxième acte, on le surprend sans perruque, la tête enveloppée dans un fichu, tel une vieille *babouchka russe*, il est d'une drôlerie irrésistible. Pavel Alexandrovitch Mozgliakov, qui se dit parent lointain du prince, a été joué par le jeune comédien québécois, Pierre Rivard. Enfin, Stanislav Kholmogorov, interprétait le troisième rôle masculin. Cet acteur russe avait déjà fait une apparition remarquable dans *les*

*Démon*s selon Dostoïevski, (à l'Espace la Veillée en mai 1997) dans un rôle tragique, celui du révolutionnaire Chigaliou. Dans *le Songe de l'oncle*, il jouait avec beaucoup de succès le personnage comique d'Aphanassii Matveitch, le mari bête et encombrant de Maria Alexandrovna, envoyé par cette dernière à la campagne où elle va le chercher pour qu'il soit présent au mariage de leur fille avec le prince. Les scènes où apparaît Kholmogorov ont été particulièrement drôles. L'acteur russe a été hilarant, faisant rire le public surtout avec son excellente mimique.

Du côté des personnages féminins, le metteur en scène a effectué plusieurs coupures. Le principal rôle, conservé dans son entier, celui de Maria Alexandrovna Moskaliouva, a été tenu par l'excellente actrice russe Anna Varpakhovskaïa. Le public montréalais a

pu admirer, une fois de plus, son grand talent de comédienne. Elle a su très bien rendre la personnalité répugnante de Moskaliouva, tantôt sirupeuse avec ceux qu'elle veut attirer dans ses filets, tantôt méchante et désagréable au plus haut point avec ceux qui la dérangent dans ses plans, jusqu'au moment final où elle apparaît pitoyable. L'actrice était particulièrement drôle dans la scène où, coiffée d'un bicorne à la Napoléon et prenant la célèbre pose de l'empereur, elle ordonne à Aphanassii Matveitch, son mari, de rester muet devant le prince.

La plus grande coupure a été effectuée dans l'histoire de l'amour romantique de Zina pour un jeune et pauvre instituteur, Vassia. Elle n'était pas très heureuse selon moi, car elle rendait quasi incompréhensible le personnage de Zina, fille de Maria Alexandrovna Moskaliouva, et sa décision d'épouser le vieux prince. C'est pour pouvoir s'unir à son amoureux après la mort imminente du prince que Zina accepte le pacte abject proposé par sa mère. Et lorsque le prince Gavrila nie lui avoir fait en réalité une demande en mariage, Zina court au chevet de son Vassia, mourant maintenant de tuberculose, et se confesse devant lui de la bassesse qu'elle aurait voulu



Marina Lapina (Zina) et  
Anna Varpakhovskaïa (Maria  
Alexandrovna Moskaliouva)  
dans *le Songe de l'oncle*.  
Photo : Étienne de Massy.

commettre. Cette histoire constitue une très belle partie du roman, où Zina, la romantique, veille jour et nuit son amoureux jusqu'à sa mort en faisant fi des convenances et en mettant en danger sa réputation de jeune fille rangée.

Dans l'adaptation scénique de Grigori Ziskin, toute cette partie fait défaut, et le personnage de Zina apparaît au spectateur comme vide de tout sentiment, sauf celui de révolte contre les actions ignobles de sa propre mère. Il aurait fallu, ne serait-ce que par des allusions plus claires à Vassia, expliquer au spectateur la raison profonde du comportement de Zina. Le spectateur qui ne connaît pas le roman reste dérouteré par ce personnage, qu'il ne comprend pas. Il m'a semblé aussi qu'à cause de cette coupure Marina Lapina n'a pu démontrer toutes ses possibilités artistiques dans le rôle amputé de Zina.

Un raccourci a également été effectué dans la scène finale de la pièce, qui se termine par la mort du prince chez Maria Alexandrovna, juste après le scandale. Dans le roman, le prince meurt aussi, mais quelques jours plus tard, dans un hôtel où il s'est installé après son départ de chez Maria Alexandrovna. Sur scène, les commères de Mordassov commencent à tourner autour du prince, telles les harpies qui attendent la mort de leur proie pour se jeter sur elle et la déchiquter. La réalité est devenue effectivement plus effrayante et plus incompréhensible que le pire des cauchemars.

Avec ce spectacle, l'Association des acteurs russes, presque sans subvention, a fait preuve d'un grand professionnalisme. Et si l'on prend en considération le fait que les acteurs n'ont pu faire l'enchaînement que le jour de la première, on peut rester admiratif devant la rigueur dans le travail scénique et la grande expérience de tous les artistes. On leur pardonnera donc certaines faiblesses qui découlaient probablement de l'impossibilité de répéter plus longtemps dans la salle (l'immobilité presque totale des personnages qui ne parlent pas, surtout dans la scène finale, comme si l'œil du spectateur, tel l'objectif d'une caméra, s'arrêtait forcément sur le personnage parlant, serait à revoir). Mais le résultat du long travail sur *le Songe de l'oncle*, en dépit des difficultés que l'on peut facilement imaginer, a été beaucoup plus que satisfaisant. Nous pouvons seulement espérer que ces grands artistes venus d'ailleurs, d'un pays où le théâtre fait, depuis toujours, partie intégrante de la vie quotidienne, pourront retrouver, au Québec, les conditions propices à l'exercice de leur métier, malgré l'obstacle que représente encore pour eux le premier outil du travail d'acteur, la langue. ¶